

MARC DUGAIN

PAYSAGES TROMPEURS

ROMAN



ESPIONNAGE
Gallimard

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

HEUREUX COMME DIEU EN FRANCE, 2002. Prix Terre de France – La Vie, 2002 (Folio n° 4019).

LA MALÉDICTION D'EDGAR, 2005 (Folio n° 4417).

UNE EXÉCUTION ORDINAIRE, 2007 (Folio n° 4693).

L'INSOMNIE DES ÉTOILES, 2010 (Folio n° 5387).

AVENUE DES GÉANTS, 2012. Prix des lycéennes de *Elle*, 2013 (Folio n° 5647 et Écoutez lire).

LES VITAMINES DU SOLEIL, 2015 (nouvelle extraite du recueil *En bas, les nuages*, Folio 2 €).

TRILOGIE DE L'EMPRISE :

L'EMPRISE, 2014. Prix du Roman-News, 2014 (Folio n° 5925).

QUINQUENNAT, 2015 (Folio n° 6099).

ULTIME PARTIE, 2016 (Folio n° 6276).

ILS VONT TUER ROBERT KENNEDY, 2017 (Folio n° 6635).

TRANSPARENCE, 2019 (Folio n° 6881).

LA VOLONTÉ, 2021.

Aux Éditions Gallimard Loisirs

SOUSS MASSA DRÂA. L'étoile du Sud marocain (avec les photographies de Thomas Goisque), 2005.

Aux Éditions Flammarion

EN BAS, LES NUAGES, 2008 (Folio n° 5108).

Chez d'autres éditeurs

LA CHAMBRE DES OFFICIERS, Éditions J.-C. Lattès, 1998 (Pocket).

CAMPAGNE ANGLAISE, Éditions J.-C. Lattès, 2000 (Pocket).

L'HOMME NU. Le livre noir de la révolution numérique, Éditions Plon / Robert Laffont, 2016.

INTÉRIEUR JOUR, Robert Laffont, 2018 (Folio n° 6880).

CONTER LES MOUTONS, Éditions J.-C. Lattès, 2022.

ESPIONNAGE

Gallimard

MARC DUGAIN

PAYSAGES TROMPEURS

ROMAN

ESPIONNAGE

Gallimard

Collection dirigée par Marc Dugain

AVERTISSEMENT

Ce livre est inspiré de faits réels qui, pour certains, ont pris une autre direction.

Citations p. 146-147 : Robert Musil, *L'homme sans qualités*, traduit de l'allemand par Philippe Jaccottet, Éditions du Seuil, 1957.

© Éditions Gallimard, 2022.

*Couverture : Graphisme Pascal Guédin / Direction artistique Gallimard,
d'après photo © Shane McCauley/Gallery Stock.*

Les gens n'ont pas assez d'imagination
pour imaginer le réel.

GOETHE

La lune se reflétait dans la mer à cette heure de la nuit, et le souvenir qu'il en garderait serait peut-être celui d'un ballon d'enfant déformé par des vagues paresseuses. À bord du bateau chacun vérifiait son équipement, ajustait sa cagoule. Les respirations se faisaient plus longues et plus profondes. Le navire tanguait légèrement et tous les hommes regardaient dans la même direction. Les bruits de la côte et du village à demi éveillé qui la longeait ne leur parvenaient pas. Une embarcation plus frêle les attendait au bas de la coque, un semi-rigide équipé d'un moteur électrique silencieux.

Les hommes enfilèrent leur casque puis amorcèrent leur descente le long de l'échelle de coupe, un à un, libérant la main qui leur servait à tenir leur fusil d'assaut. Ils étaient tout de noir vêtus, dans des combinaisons serrées pour ne pas entraver leurs mouvements. Ils s'assirent dans l'embarcation grise, face au village. Les odeurs de l'Afrique ne leur arrivaient pas encore, masquées par les relents âcres des embruns. L'obscurité ne réussissait pas à vaincre la lumière entêtée projetée par une lune arrondie à la perfec-

tion. Le semi-rigide se détacha silencieusement du navire. Les hommes n'entendaient que le léger ronronnement du moteur et le bruit du clapotis heurtant le fond en bois. Personne ne parlait. Aucun d'entre eux ne luttait contre la peur, mais l'idée qu'ils pourraient ne pas revenir de cette mission avait certainement traversé l'esprit de certains.

Il fallut quelques minutes avant que l'esquif ne s'échoue sur la plage jalonnée de déchets rendus luisants par la lune triomphante. Il était prévu de contourner le village avant de rejoindre la piste principale. S'en éloigner obligeait à s'enfoncer dans une végétation trop dense pour le fonctionnement du GPS. L'appareil, d'une remarquable précision, ne supportait pas la moindre interférence. Celle des arbres placés entre le satellite et lui l'incommodait au point qu'il se mettait en panne, sèchement. Les consignes avaient été dévoilées bien avant, sur le bateau, quand chacun se préparait à se transformer en ombre, recouvrant de cirage noir la peau du visage laissée découverte par la cagoule. Cette odeur invasive de l'action prochaine, cette odeur de chaussure briquée, stimulait un lieu précis du cerveau de chacun des membres du commando, libérant le souvenir des missions précédentes, plus ou moins douloureux. Il avait été décidé que Ben marcherait devant et serait le premier à tirer si nécessaire. Son fusil était équipé d'un silencieux et, grâce aux derniers apports de la technologie, il voyait comme en plein jour à travers sa lunette. La consigne était aussi claire qu'impérative : toute personne, le long des trois kilomètres qui conduisaient à la cible, vue un téléphone à la main ou sur le point de communiquer devait être abattue sans préavis. Les terro-

ristes avaient certainement doté de téléphones un certain nombre de vigies réparties sur le chemin menant à leur position pour signaler tout mouvement suspect. C'était l'usage et rien ne permettait de penser qu'ils auraient pu y déroger.

Ils remontèrent la plage, courbés, en silence. Les premières odeurs, venues de l'intérieur et portées par une brise, se mélangeaient : eucalyptus, épices, chèvres, déjections humaines, ordures ménagères, écorce d'acacia. Mais il était impossible pour les hommes et l'unique femme du groupe d'en percevoir les nuances. Cet air leur semblait chargé, oscillant entre bonne et regrettable odeur. Pour certains, il rappelait de précédentes missions dans cette zone infestée. Pour d'autres, c'était l'odeur générale de l'Afrique, identique partout où ils étaient intervenus.

Un bouc aux longs poils offrit son profil camus à la colonne qui se mettait en marche en pénétrant dans ce qui devait être le faubourg de cette petite agglomération. Accroché à un pieu, tête basse, il pivota lentement pour voir ce qui troublait la nuit puis, sans plus d'enthousiasme, il tourna la tête dans l'autre sens avant de s'immobiliser, résigné.

La rue principale, bordée de maisons en terre, était déserte. Pas même un chien. Sans doute les habitants n'avaient-ils pas les moyens d'en nourrir. Ils poursuivirent par des rues qui contournaient le village, offrant des échappées dans la nature. Rien ne venait éclairer leur avancée si ce n'est cette lune pleine qui paraissait, excessive. Ils finirent par rejoindre la piste. Entre leur position et leur cible, la carte ne mentionnait qu'un hameau

de quelques âmes certainement endormies à cette heure. Prendre à travers le bush les aurait ralentis sans leur assurer d'être plus discrets. Il n'était pas rare d'y croiser des nomades sous leurs tentes, et bon nombre d'entre eux étaient des informateurs des terroristes. Un sentier moins exposé longeait la piste de chaque côté. Ils l'empruntèrent, toujours en colonne silencieuse. La nature ne l'était pas, les insectes et la faune étaient sortis des coulisses du jour pour s'épanouir dans la pénombre.

Ils avaient fait plus de la moitié du chemin lorsqu'ils virent, de l'autre côté de la route, une bâtisse qui avait l'aspect d'une ruine. Ce n'en était pas complètement une. Un chien blanc, la peau tendue par des os pointus, apparut dans le viseur de Ben, qui se fixa sur la tête de l'animal. Mais, épuisé, celui-ci était incapable d'aboyer et rien ne montrait qu'il en avait l'intention. Ils étaient sur le point de dépasser la maison lorsque, près d'une porte, Ben remarqua la présence d'une femme, adossée au mur. Un voile ample sur sa tête portait une ombre sur son visage dont il aperçut les contours d'une exceptionnelle finesse et d'une grande beauté. Elle considérait la colonne avec le regard d'un grand-duc insensible à la nuit. Elle semblait scruter le lointain, bien au-delà d'eux, dans la steppe épineuse à flanc de montagne, là où poussaient les eucalyptus, les acajous, les euphorbes arbustives. Ben n'avait vu un tel regard que chez des Vierges à l'enfant sculptées dans l'olivier. Il vit soudain la main de la femme remonter près de son oreille, que lui cachait l'angle du mur. Il était impossible d'affirmer avec certitude ce que faisait cette main. Ben était le seul à voir la femme. Il n'eut

qu'une fraction de seconde pour décider si elle télépho-
nait ou pas. Tout indiquait qu'elle pouvait le faire. Il
fixa ses lèvres, des lèvres parfaitement dessinées. Elles ne
bougeaient pas. Il pressa légèrement la détente. Les lèvres
restaient collées l'une à l'autre. La femme semblait sta-
tufiée. Son regard ne suivait pas la colonne, il fixait un
plan beaucoup plus large. Alors que Ben se détournait de
la femme pour pointer devant lui, il se sentit soulagé de
ne pas avoir eu à tuer cette créature qui lui était apparue
comme l'émanation de la perfection. Ce sentiment fut aus-
sitôt contredit par le remords. En la tuant, il aurait éli-
miné le doute, un doute qui l'assaillit soudain, mais trop
tard. Il se retourna une dernière fois, la vit dans la même
position et en fut apaisé, elle semblait vraiment ailleurs.

À la vitesse où ils progressaient, il restait vingt minutes
avant d'atteindre la cible. Ben se mit à accélérer, presque
inconsciemment, tant et si bien que certains peinèrent
à suivre. Il était temps de bifurquer, de quitter la piste
pour gagner une terre aride ponctuée de buissons malin-
gres mais piquants. Il lui fallut se ranger derrière l'offi-
cier qui tenait le GPS pour orienter la colonne. La cible
apparut enfin, découpée dans une lumière voilée. Un léger
promontoire sur lequel trônaient une demi-douzaine de
tentes nomades de petite taille. La troupe s'immobilisa.
On scruta le site et les alentours. Rien, pas une vigie, pas
de gardes. L'inquiétude monta d'autant plus. Le détache-
ment gravit la pente, courbé, avant de se déployer en arc
de cercle. Arrivés devant la première tente, les militaires
se mirent en position pour couvrir Ben qui y pénétra le
premier. Il se fit le plus petit possible pour franchir les
pans en grosse laine. Puis il entra, lunette à l'œil. Mais

l'odeur du sang lui parvint avant la vue des corps. Ils étaient deux assis par terre, enchaînés dos à dos de part et d'autre du pilier de soutènement, égorgés. Des sacs de couchage, de la nourriture et des bouteilles en plastique laissaient penser que le campement venait d'être quitté à la hâte. Ben fut pris d'un stress soudain et terrifiant, plus intense et plus profond que celui provoqué par la découverte des victimes. Il ressortit et rendit compte au chef de groupe. Celui-ci ne dit rien mais tout sur son visage exprimait le pressentiment de ce qui allait advenir. Les trois tentes suivantes offrirent le même spectacle désolant. Un dernier tour du campement confirma qu'il n'y avait aucune menace, les terroristes avaient fui, laissant derrière eux leurs otages saignés à blanc.

Pour le retour, le chef de détachement décida de longer une ligne plus au nord dans la maigre végétation qui s'étendait jusqu'aux dunes, large bande de sable clair où il était plus difficile de marcher, mais sans doute avait-il ses raisons. Et ce n'était pas le moment d'en discuter. L'échec pesait sur les épaules de chacun, plus lourd que le barda. Ben s'efforçait de ne pas penser. Il aurait voulu ramener les corps des victimes au bateau, mais l'impossibilité d'un tel projet primait toute forme de compassion pour des parents qui ne reverraient jamais leurs enfants. Un voile s'était formé sur la lune, assombrissant le bush. Ben était de nouveau en tête, balayant de sa lunette le théâtre de leur avancée. Il se mit à redouter l'heure des explications avec sa hiérarchie puis s'interdit d'y penser, tout au danger de ce retour d'opération, moment toujours rendu critique par une sorte de relâchement qui s'empare des

hommes, aggravé ici par le désastre de la mission, désastre qui ne prendrait sa véritable envergure que lorsque des mots seraient posés sur cette réalité implacable.

La lune retrouva son intensité, jetant brutalement sa lumière sur des silhouettes mouvantes qui s'immobilisèrent soudain devant la trahison de la nuit. Avant que Ben n'ait fini de lever la main pour arrêter la colonne, un crépitement d'armes automatiques déclencha l'embuscade. Ben avait repéré une dépression dans le sol, un peu avant sur sa droite, un trou assez profond pour s'y allonger et riposter. Le détachement courut s'y réfugier. L'expérience prit le pas sur la surprise et Ben se mit à compter mentalement le nombre d'assaillants. Ils n'étaient d'après lui pas plus d'une vingtaine, mais avaient l'avantage, compte tenu de leur connaissance des lieux.

Le détachement, si loin de ses bases, ne pouvait compter sur aucun soutien extérieur. Le piège se refermait sur eux, avec de puissantes mâchoires. Ben eut à ce moment précis le sentiment que la défaite se profilait. Ils n'allaient pas s'en sortir et ce cratère sablonneux serait leur sépulture. Logique, tout était logique, et il ne se sentait pas mériter d'autre fin que celle-là. Les assaillants s'étaient tus, probablement pour mieux les encercler et préparer l'assaut final. Plutôt que de les attendre, le chef de détachement décida de tenter une sortie en direction de la partie la plus sombre de la perspective, moins clairesemée que l'étendue désertique qui conduisait à la côte. Il ordonna que Ben couvre la fuite de chacun, un à un. Le premier à s'élancer ne fit pas vingt mètres avant d'être fauché par une balle en pleine tête, venant d'un homme que Ben peina à localiser avant de l'abattre. Se ravisant,

le chef opta pour une fuite collective sous la protection de Ben qui scrutait nerveusement les alentours à la recherche de tireurs embusqués. Il en tua deux avant que le détachement ne parvienne à son but. Mais trois membres du détachement étaient touchés. Ben sauta hors de sa cache pour venir en aide à celui qui essayait de se relever péniblement, mais une seconde balle l'acheva. Ben le reposa délicatement. Il dut alors à un nuage d'avoir la vie sauve. Le terrain d'opérations fut subitement plongé dans l'obscurité. Il n'eut que le temps de voir ses quelques camarades refluer des bosquets où ils avaient espéré trouver le salut, mais ce temps fut suffisant pour le convaincre de décamper vers le sud. Profitant du noir déjà menacé par un vent d'altitude, il courut à perdre haleine. Le bruit des tirs s'éloigna mais il poursuivit son effort sans écouter ni ses jambes crispées ni ses bronches brûlées. Il courait encore quand le nuage libéra la lune d'un éclat meurtrier. Les tirs reprirent, bien plus loin, puis ils cessèrent et Ben comprit que ses camarades étaient sans doute morts, comme il aurait dû l'être lui-même. Il se laissa tomber sous l'ombre pâle d'un arbre assez fourni pour qu'il envisage de monter s'y réfugier. Il reprit son souffle avant d'aviser un croisement de branches porteuses, en hauteur, où il pourrait se confondre dans le grêle feuillage. Il s'y installa, se recroquevilla comme un prédateur blessé et pria pour qu'on ne le remarque pas.

Un peu plus tard, la nuit s'éclaircit.

Quand il l'entendit, elle était déjà au pied de l'arbre. Probablement son arbre. Elle le regarda, immobile, la tête levée vers lui. Sa queue décrivait les amples et délicats mouvements du pinceau d'un peintre. Ses yeux profonds scrutaient l'importun. Ben la mit en joue. Elle tourna la tête, dédaigneuse, puis se coucha sur la terre. La gueule ouverte, elle expirait bruyamment, presque essoufflée.

Une bonne heure avait passé. Le jour poignait dans un horizon mauve et poussiéreux. Le vent se levait pour l'accueillir. Il devait bouger maintenant pour profiter de ce qu'il restait d'obscurité ou attendre la nuit prochaine dans cet arbre inconfortable. Les terroristes, leur forfait accompli, avaient dû remonter au nord, sur cette bande de terre que leur avaient concédée d'autres rebelles avant de leur déclarer la guerre. L'extrémisme prétendu religieux escaladait la pente de l'horreur, et ceux qu'on considérait comme les pires quelques mois plus tôt passaient maintenant pour des modérés. La terreur absolue se dévoilait comme un nouveau Graal, celui d'une terrifiante pureté, fabriquée à partir d'un texte falsifié.

Pourtant c'était au nord que Ben devait se diriger, le chemin le plus court pour atteindre la frontière d'un pays apaisé. Vers le sud, il lui faudrait des semaines pour rejoindre la capitale et chercher refuge. On ne parcourait pas deux mille kilomètres sous cette latitude sans fatalement croiser des bandes armées à la recherche d'une monnaie d'échange. Et la perspective de passer des mois, des années à attendre une probable exécution était à exclure. Toutefois son instinct lui commanda d'aller vers le sud, au moins provisoirement, en attendant. En attendant quoi, il n'en savait trop rien. Que la ferveur sanguinaire retombe. Et sur cette bande de terre qui les séparait de l'Éthiopie, ils n'étaient pas plus de deux cents venus de la péninsule d'Arabie pour propager la guerre sainte.

Son téléphone fonctionnait encore. Il aurait pu appeler, demander du secours. Un hélicoptère l'aurait sorti de là. Il aurait ensuite livré sa version des faits, certainement la seule de ce désastre, avant de rejoindre la France. Mais il était résolu à ne pas le faire. Il regarda l'écran, aucun réseau ne s'affichait. Peu importait, il était déjà décidé à ne pas prendre contact.

Le fauve humait l'air, détaché. Sans un regard pour Ben, il se leva et prit la direction que son odorat lui indiquait d'une démarche assurée, sans se presser. Ben descendit de son arbre et se mit en route à bonne allure. Le jour ne devait pas le surprendre au milieu de cette plaine aride. Il se dirigea vers le seul bâtiment dont il avait gardé le souvenir. Il le vit bientôt, posé au bord de la piste. Il se révélait dans l'aube naissante, entouré d'un mur de terre érodé aux fissures maladroitement comblées. Quelques

chèvres aux oreilles basses peuplaient cette enceinte. Elles semblaient anormalement figées. L'une d'entre elles ruminait par intermittence, les yeux glauques. La maison se confondait avec son enclos. De ce côté-là, une seule fenêtre, dessinée comme une meurtrière, y laissait entrer le jour. Un fil tendu auquel du linge était suspendu se balançait au-dessus du troupeau entre la maison et ce qui ressemblait à un puits. Fusil à la hanche, Ben contourna le bâtiment longé par la piste. C'était là que la femme lui était apparue dans la pénombre, son beau profil découpé sur son voile. Un jour entre la porte et le mur de façade révélait que, même fermée, elle ne résisterait pas longtemps à sa volonté d'intrusion. D'un coup d'épaule il se retrouva dans l'unique pièce. La femme y dormait sous un drap. Elle ouvrit les yeux mais n'eut pas un geste. Elle ne manifesta ni surprise ni peur. Elle se releva pour s'asseoir contre le mur, essayant de déceler les intentions de Ben. Elle n'imaginait pas qu'il fût là pour autre chose que la violer ou la tuer. Ben referma la porte et inspecta la pièce à la lumière de sa torche. Le jour commençait à s'insinuer par la seule lucarne, qui donnait sur la piste. Des tapis étaient disposés sur le sol. Aucun meuble. La jeune femme avait remonté le drap sur elle et regardait Ben, suspicieuse. Son fusil pointé sur elle, il chercha quelque chose, un objet précis. Et il ne fut pas long à le trouver sur le sol. C'était un petit téléphone, d'une très ancienne génération. Il était allumé et il fonctionnait. Ben vérifia la liste des appels et se figea. Le dernier remontait à 3 h 03, l'heure à laquelle le détachement était passé devant la maison. Il eut l'intention de la tuer. Mais il n'avait pas plus de raisons de le faire à présent qu'au moment où il l'avait entrevue

dans la pénombre, quelques heures plus tôt, son téléphone à la main. Désormais il reconnaissait qu'il n'avait pas eu de doute sur le fait qu'elle téléphonait. Lui seul avait aperçu cette ombre si distinguée dans la nuit éclairée. Sa beauté avait-elle compté dans sa décision ? Certainement, mais s'il avait eu la certitude de voir un téléphone contre son oreille, il l'aurait à l'évidence abattue ; elle serait là, gisant dans une mare de sang, et ses camarades seraient encore avec lui. Elle avait renversé l'effet de surprise en faveur des assaillis. Elle leur avait donné le temps d'exécuter leurs otages sans bruit avant de se déployer pour tendre l'embuscade fatale dans laquelle était tombé le détachement. Et tout cela était la faute de cette femme qui le regardait fixement, sans l'implorer, sans peur. Elle savait ce qu'elle avait fait, elle savait qu'il savait, et elle avait assez de sens commun pour comprendre où cela la conduisait. Il la pointa du bout de son fusil et s'avança jusqu'à ce que l'obscurité les recouvre tous les deux. De sa lampe de poche il scruta la pièce au sol en terre irrégulier. Il ne vit qu'un tapis de prière. Il avait été déroulé peu auparavant, pour la première prière de la journée. Il était bien orienté à l'est, vers La Mecque, là-bas, de l'autre côté du Yémen. Un voile aux couleurs vives encadrait le visage de la femme, qu'elle n'essaya à aucun moment de dissimuler, pas plus qu'elle ne chercha à crier ou à s'échapper. Ses deux grands yeux noirs le traversaient sans ciller. Sa silhouette, son regard étaient entourés d'un halo de fatalité. La frontière entre la vie et la mort ne semblait pas tracée nettement chez cette femme, ce qui lui conférait une hauteur et un détachement qui avaient inconsciemment déconcerté Ben au moment de lui enlever la vie.

Comme si on ne pouvait pas la tuer, comme si elle seule se réservait le droit d'être vivante ou pas. Le trouble qui l'avait saisi la première fois qu'il l'avait vue fut le même la deuxième fois.

De ce qu'il advint ensuite, nul ne sut rien.

La nouvelle de sa mort m'a affligé. Ben était un ami. Pas un ami ordinaire. Des circonstances particulières nous avaient réunis. Il aurait pu en résulter de la méfiance, de l'inimitié, car notre rencontre ne tenait en rien du hasard. Malgré cela, la confiance s'était installée discrètement, jusqu'à nous lier plus profondément que nous ne l'avions envisagé. Je crois pouvoir dire sans me tromper qu'il était devenu mon meilleur ami.

Il lui arrivait de me rejoindre chez moi en Bretagne pour de courts séjours. Il venait chaque fois accompagné d'une femme différente, et je me comportais à l'égard de chacune comme si elle allait demeurer à ses côtés définitivement. Certaines en étaient persuadées, d'autres avaient pris la mesure du personnage. Aucune ne connaissait sa véritable activité. Ben avait une couverture qui justifiait ses voyages, et il voyageait beaucoup.

Je produisais des documentaires qui me contraignaient aussi à m'éloigner, mais on ne restait jamais longtemps sans se parler, manger un morceau près de mon bureau parisien ou passer un week-end ensemble. Notre ren-

contre n'avait pas été fortuite, et nos relations n'avaient rien de facultatif, mais je trouvais miraculeux que nous ayons atteint un tel niveau de confiance.

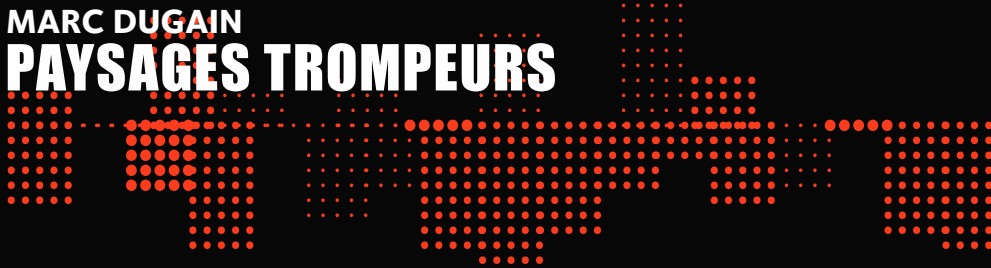
Quand Ben venait à Saint-Lunaire, il me prévenait généralement la veille, comme s'il venait de tirer sa visite à pile ou face. Les chances que je sois chez moi avec un préavis aussi court étaient faibles, il le savait, et pourtant nous ne nous sommes pas ratés une seule fois. Je le suspectais presque de localiser mon téléphone. Pour s'annoncer, il ne m'appelait jamais et se contentait d'un SMS laconique. « En route vers ta destination. À mes côtés cette fois... » Il finissait son message par le prénom de la femme qui allait l'accompagner.

Je les installais, lui et sa compagne du jour, dans la chambre des invités, à côté de mon bureau, une chambre dont la vue s'ouvre jusqu'au cap Fréhel qui dessine au loin son avancée insolente dans une mer d'orfèvre.

À quoi tenait notre intimité ? Au pouvoir qu'il avait eu sur moi, qu'il avait encore, mais dont il avait su se départir pour laisser libre cours à notre entente privilégiée. Nous partagions les silences qui soulagent des mots, de cette logorrhée par laquelle nous tentons de donner un sens à nos vies. Notre rapport à la mer constituait notre plus grande différence. Il passait une bonne partie de la journée sur son surf à taquiner les vagues au bout de la plage de Longchamp, près de la Garde Guérin. La mer, je souffrais quand je ne la voyais pas, mais je souffrais encore plus à son contact. Nous n'étions simplement pas en confiance, elle et moi. Et la photo en gros plan de l'ours kodiak qui trônait dans mon salon était la métaphore de cette relation méfiante. Derrière la bonhomie

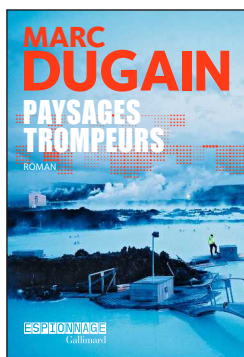
MARC DUGAIN

PAYSAGES TROMPEURS



Un agent du renseignement disparaît après une opération catastrophique de récupération d'otages en Somalie. Deux journalistes d'investigation meurent accidentellement alors qu'ils enquêtaient sur l'assassinat d'un couple de touristes dans l'Atlas marocain. À la croisée des deux affaires, l'agent, devenu clandestin, s'associe à un producteur de documentaires utilisé par les services français et à une psychologue d'origine israélienne pour braquer des fonds colossaux circulant entre des narcotrafiquants d'Amérique latine et des Pasdaran iraniens. À quoi l'argent de ce hold-up est-il destiné ? La question, au cœur de l'intrigue, se double d'une réflexion sur le rôle de la manipulation dans cet univers parallèle qu'est le monde cloisonné du renseignement. De Paris à la Somalie, de l'Afrique à l'Islande et, pour finir, au Groenland, les trois protagonistes triomphent de maints obstacles, dont le moindre n'est pas la trahison, avant de confronter le lecteur à un dénouement qui fait la part belle au facteur humain.

Issu d'une famille liée au renseignement, Marc Dugain, né au Sénégal en 1957, a connu le succès et la célébrité dès son premier roman, *La chambre des officiers*, en 1998. Il est devenu réalisateur dix ans plus tard en adaptant *Une exécution ordinaire*, son livre prémonitoire sur Poutine. Son dernier roman paru est *La volonté* (Gallimard, 2021).



Paysages trompeurs

Marc Dugain

Cette édition électronique du livre
Paysages trompeurs de Marc Dugain
a été réalisée le 10 août 2022 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072891021 - Numéro d'édition : 364969).

Code Sodis : U31984 - ISBN : 9782072891038.

Numéro d'édition : 364970.